

Le souffle

collection envers

© blast, Toulouse, 2021.

Illustration de couverture : Camille Laforcenée, *Autoportrait sans titre*, 2015.

Créé pour le fanzine #3 *Dans ta face*, éditions Terriennes, 2015.

lou dimay

Le souffle

blast

J'arrive dans cette ville. Guède.

Le voyage s'est déroulé dans un état de flottement qui me quitte soudain. C'est l'automne. Les nuages filent au-dessus de ma tête. La lumière est dorée à cinq heures de l'après-midi, le ciel se dégage. L'air est plus frais que celui de mon ancienne rue, le soleil frappe aux yeux, chauffe les paupières fermées. Les paysages sont larges, les arbres paraissent plus grands, ils ne se tassent pas dans un périmètre restreint, ils respirent. Les couleurs sont vives, le vent me relie.

Je suis partie, peut-être que je fuis. J'ai refermé les volets et la porte sur mon étouffement, en entassant ce qui me reste dans une petite valise. J'ai accepté ce

travail, malgré tant d'hésitations. Je change de rivages et laisse si peu derrière moi. Je me suis détachée de ce qui me retenait encore, ma peau frémit.

Il pleut. Mille petites morts, et un corps qui se souvient de tout, qui parle plus fort que la voix ne porte. Quatre heures cyanosée sans inspirer avant ma première goulée d'air, j'ai survécu à ma naissance. Combien de fois faudra-t-il mourir avant d'être en vie ?

La place centrale est vide à cette heure, grise et morne de pavés ternes. Même la pluie n'arrive pas à les faire briller. Je fais mes premiers pas sous les arbres qui bruissent, indifférents à ce qui se passe au sol. À ma droite, les commerces ont des rideaux métalliques tirés d'où aucune lumière ne filtre. À gauche, le cimetière occupe un pan entier de l'esplanade, au loin les bruits d'une bêche dans la ville minérale. Je traverse par une allée en graviers jusqu'à la bâtisse qui se dresse devant moi.

Je suis prête à me réinventer pour retrouver la surface, à endosser un élan d'où qu'il vienne et il faut bien que je travaille. Rester là-bas, c'était m'éteindre

ou voir ma peau se tanner jusqu'au cuir. Je pars et cède, habitée par la marée, tente de m'en imprégner. Ballotée par mes hésitations sur le poste, j'ai traversé la France pour rejoindre cet emploi aux bras tendus. Avec un tel marché et une telle précarité, je pèse mon privilège devant l'occasion, me convaincs que la chance m'épaule et que je parviendrai à convenir aux exigences. Au téléphone, j'ai compris que l'on attend de moi des initiatives et de la créativité. J'y vois des défis et de la nouveauté, ils appellent cela « innovation ».

Mes pas crissent devant une fontaine surplombée par un homme nu, riant, triomphant, asséché. Je trébuche sur une pierre et manque de m'effondrer. D'un regard circulaire, je rattrape mon chemin et ravale le débordement. Je pose ma valise un instant, le temps de me reconstituer entre la devanture du barbier et celle de la boulangerie. Mon hôtel se serre entre deux établissements de commerce. Bleus. Vente d'habits et de chaussures de sécurité d'un côté. Pompes funèbres et fleuriste de l'autre. C'est l'adresse que l'on m'a indiquée. Je sens la transpiration. Un frisson glacé me parcourt le bras, jusqu'au cou.



Depuis la couette indigo, je m'éparpille par la fenêtre dans les formes mouvantes des oiseaux qui migrent en masse. Mille corps comme un seul être vivant, dansant, protéiforme.

Au fond, la peur me tient des chevilles au crâne. Je la chevauche, me harnache, elle rue. Je crains que mon corps ne s'assèche, ne pâlisse, qu'il devienne transparent, qu'iels me délaissent, qu'iels me quittent, qu'iels me méprisent, d'être un jour vieille et seule, sans lien, terrifiée à m'en taire, à refouler mes envies, à composer avec les autres, leurs normes, leurs désirs. Je tire la couverture.

J'essaye d'échapper à l'impact de sa voix à elle dans ma tête à moi, qui remplit tous les vides, « pour qui tu te prends ? ». Cette intrusion permanente dans le moindre de mes gestes quotidiens. Mon dos au mur, je vois le ciel.

Dehors, au-dessus des toits, les oiseaux virevoltent, tracés impossibles à saisir. Je me lève et finis de ranger mes affaires.

Elle m'a vidée de tout crépitement. Trop de douleur, à en verrouiller le corps. Je repense à nos peaux entremêlées. Je laisse ma main s'égarer pour éprouver ce que l'esprit a du mal à re-susciter. Je vibre, elle me touche à nouveau les doigts, les lèvres, le ventre. Être tout entière dans l'étreinte et l'instant. Je ressens le petit vent frais de la fenêtre entrouverte aussi fort que la jouissance qui monte dans mon corps. La souffrance d'avoir un lien si vital arraché. Je contrains les flots, je les encerle et les enfouis. J'ai mis ma peau en sourdine, les élancements ensevelis dans un recoin, pas de contraction ni spasme, tête et corps ne sont plus en prise. Je me jette dans les eaux glacées sans que la chair de poule me resserre, et je me regarde bouger, impalpable, derrière le plexiglas, construire mon existence sur des souffles, des vents contraires, des vagues lisses ou déchaînées. Je refuse que l'on me retienne ou m'empêche, entretiens et revendique mon indisponibilité aux autres pour essayer d'être présente à moi-même — violence pour mes proches, d'ailleurs toutes et tous s'éloignent. Pas de pont pour me rejoindre, pas d'attaches, pas d'ancre, je ne laisse rien ni personne de là d'où je viens, les nœuds m'effrayent. Je glisse mes bagages au fond du placard.

Ma tête explose, rien n'est visible, il suffirait pourtant de s'enquérir, m'écouter un instant et amortir l'évidence du regard derrière le masque. J'ouvre la fenêtre en grand, l'air et le soleil, le chant du merle se fondent sur mon visage. Ils l'emportent.



Quelques rayons rasants résistent et remodelent la ville de Guède. Dans quelques jours je me présenterai à cet édifice que j'observe depuis la porte de l'hôtel, au milieu de quelques allées et venues. Adossée au mur sur le trottoir, j'allume une cigarette. J'écoute, je souris quand on me détaille avec curiosité. On ne me reconnaît pas, je dénote, je suis la nouvelle venue, l'étrangère.

Une femme s'approche de moi sans que je l'aie entendue, perdue dans mes pensées et ma contemplation : « Vous venez d'arriver en ville ? » Elle est belle, vêtue de bleu clair, presque gris. Ses pas font voler les plis de sa robe fluide et bruisante, tendue au niveau de son ventre arrondi.

« Vous logez ici ? C'est provisoire, pour le travail ? On dit que l'hôtel est confortable. Si vous voulez,

j'ai un appartement à louer, modeste et lumineux, meublé et sous les toits, vous seriez bien. Il donne sur la place, vous pouvez le visiter demain, voici l'adresse où me trouver. »

Elle me tend la main, son regard est franc, direct. Sa peau est chaude et frémissante, ses doigts un peu humides, sa voix lumineuse danse avec les nuages.

« Je m'appelle Jihane.

— Moi, c'est Irène. »



« Bonjour, vous êtes la nouvelle ? On ne vous attendait pas si tôt, mais ce n'est pas grave, entrez. »

Je pénètre un espace vide, à l'exception d'une table en bois, quatre pieds, une chaise à roulettes, un plateau démonté et des tréteaux. « Le service que vous allez diriger est nouveau dans l'entreprise, on l'installe. Tout cela est provisoire », l'homme englobe la pièce d'un geste de la main. Tout roule ici, silencieusement. Derrière les meubles en morceaux de grandes vitres s'élèvent, fines et hautes, bâillonnées par sécurité. L'air stagne. Dehors, les arbres paraissent immenses, c'est toujours l'automne. Je reste fasciné

par l'or ciselé des ginkgos résistants et solaires, les feuilles s'élancent dans l'inconnu au moindre vent. Derrière la bâtisse, j'aperçois des plantations d'arbustes. Je souris.

Julie se lève d'un bond. Elle me serre énergiquement la main. « Bienvenue. » Très décidée et motivée, des idées en abondance, elle est en reconversion professionnelle. La visite des locaux est assurée par Axel, il a l'habitude et la lassitude de présenter les lieux, les fonctions, les personnes. Axel est mon responsable direct, il porte la jovialité comme un costume. Par commodité, il laisse la parole à ses collègues, « présentez-vous, c'est Irène, la nouvelle. Elle travaillera avec nous et dirigera le service d'interfaçage. » Des sourires rapides et convenus, chacun·e s'interrompt un instant, accaparé·es, un « bon courage » s'échappe parfois, sans débord. « Frank, tu montreras à Irène comment fonctionne la photocopieuse », « pas de problème », calibré.

Cheveux raides et droits, rangés, ils ne bougent pas quand elle se lève. Colombe est vive, animée, pleine d'entrain. Dès le premier jour, elle m'embarque et m'entraîne dans son sillage, s'empresse de relayer Axel, se retient en sa présence. Colombe est

née à Guède et travaille depuis des années pour l'entreprise. Elle est ma principale collaboratrice, plus âgée que moi, grande, brune, soignée, les traits un peu tirés. Je deviens sa directrice. J'hésite à la tutoyer.

Du bleu profond partout sur les murs, les pochettes des dossiers, les classeurs, certaines chaises, certaines blouses. Et l'azur du ciel dehors.



Je rejoins la place centrale, infléchiée par la quantité d'informations transmises, les nouveaux visages, l'attention aux détails, aux enjeux, aux positions.

Pause déjeuner.

Une tourterelle chante.



Déplacer des bureaux, se mettre en mouvement, entre deux démarches administratives à régler, la signature du contrat et le procès-verbal d'installation,

création de badges d'accès. Des cartons de livres et de classeurs à vider, à mettre sur les étagères, qu'il faut se répartir. S'installer, avec Colombe, Frank et Julie. Les lampes du plafond sont crues, nous installerons des halogènes. Nous trouverons les fenêtres qui s'ouvrent. Le plancher est bruyant, nous demanderons de la moquette : tamiser, temporiser et amortir pour ne pas gêner autour. Je me projette dans mes attributions, ébauche l'intégration d'un service dans un système éprouvé — mes mots auront un poids, mes décisions des effets, propulsée par une rampe de lancement imparable : je suis prête à prendre des responsabilités et à m'accomplir dans le travail, j'ai été élevée pour l'autonomie. Les collègues dressent des paravents dans l'*open space*, d'autres enfilent des écouteurs sur leurs oreilles. Pour se parler, on prend rendez-vous, on s'envoie des mails. Axel siège à l'étage supérieur.

Le panneau glisse. Il bascule à la verticale et tombe sur mes deux orteils. Accident du travail, les collègues lèvent la tête et plaisantent, trouvent de la glace et j'essaie de faire dégonfler mes phalanges anesthésiées. Camille arrive à ce moment-là, nous faisons connaissance, chaussette et chaussure à terre.

Je rencontre le médecin de l'entreprise habilité à délivrer l'attestation pour l'assurance. « Vous venez faire quel métier chez nous, vous êtes secrétaire ? » Quelques jours auparavant, à celui qui me demandait en toute simplicité de revoir à la baisse le salaire qui m'avait été annoncé — « parce que vous comprenez, on attendait plutôt un monsieur d'une quarantaine d'années » — j'avais proposé de me déguiser.



« Alors cette première journée ? »

Jihane me propose un café sur la terrasse où le soleil nous réchauffe. Nous nous enveloppons dans nos manteaux, des plaids recouvrent nos genoux. Jihane m'initie, me parle de l'esprit de la ville et m'informe des coutumes. Je me sens bien sous son aile, elle m'évitera sans doute quelques impairs. Je souffle, m'allège, relâche mes épaules, le serveur prend la commande, Jihane et moi nous coulons dans la douceur de la fin de journée. Autour de nous, je reconnais quelques visages, quelques moineaux s'invitent aux pieds entourés de miettes. Jihane pose ses deux mains à plat juste en dessous de sa poitrine tandis

que je lui parle. Je songe dans les broderies bleu clair de sa veste. « Si tu entendais leur jargon... Il faut que je m'intègre, que j'incorpore tout ça. » Nous rions. Il commence à faire froid.



M'informer, jauger, m'intégrer, mon espace d'exploration se déploie au premier étage : un *open space*, mon bureau, des couloirs bornés par des escaliers que je ne franchis pas. Je sillonne un monde singulier et aiguisé auquel je n'entends pas grand-chose, avec ses règles, ses pratiques et son langage pointu. Des rasades de nouveaux sigles, de procédures, j'absorbe un sens incommode et hyperverticalisé de la hiérarchie. Je ne suis encore ni opérationnelle ni efficace. Je m'efforce de repérer, de cartographier et m'imprègne autant que je le peux des règles du jeu. Je les ingère à la hâte.



Les jours jaloux
cadencent les minutes

Je me suis rêvée
extensible

Je m'évapore
si la fenêtre s'ouvre.



Je reprends un service central. Récemment instauré, il développe l'interfaçage entre deux procédés gérés jusque-là séparément. Depuis des années, les productions d'indigo et de pastel sont en concurrence à Guède. Notre rôle est de les connecter, de les mettre en synergie pour construire de nouvelles procédures, inventives mais rentables, pour que les teintures produites se diversifient en réponse à la demande du marché. L'entreprise se positionne à la fois comme le lieu de l'innovation, de l'invention et de la production massive, capitalisant des dizaines d'années d'activités artisanales et ancestrales de la ville et la région. Je cherche une dynamique croisée entre des membres disparates, l'horizontalité dans l'édification, que chacun·e s'approprié l'enjeu de l'interfaçage, que les compétences de toutes et tous soient

valorisées, mutualisées et reconnues. Je presse l'intégration et la synergie, dépasse les réticences. Prise entre — peu d'interstices. Je m'efforce de rendre possible l'émergence d'un commun, de tordre un peu les formes qui flottent et résistent, de donner ma tonalité.



À ma demande, Colombe, mémoire du projet, dresse un bilan : elle présente les dossiers en cours, les procédures à suivre avec les différents partenaires, me transmet des informations pour que je puisse appréhender et suivre le fil des événements, les orienter selon les directions que je reçois et selon ma vision. Colombe m'avise de ce qui est engagé, de ce qui est prévu. Au contact du terrain, elle connaît les rails à suivre qu'on lui communiquait avant mon arrivée, nous sommes mises en prolongement l'une de l'autre.



J'ai rendez-vous avec Axel, porteur historique et mon responsable administratif. Il répercute les consignes de Marc, installé au troisième étage. Il m'expose la gestion budgétaire, les interlocuteurs à connaître, les services impliqués, les circuits à mobiliser, les premières échéances, les attentes des partenaires, les outils. Axel m'annonce l'arrivée d'une collaboratrice en janvier pour compléter le service d'interfaçage : « Vous serez ainsi complètement opérationnels. » Je n'ai pas participé au choix de cette collègue.



Fascinée par l'imprégnation des textiles, par la couleur jaune qui vire au bleu profond aussitôt qu'on les extrait du mélange, j'aime l'indigo, plus que le pastel. Je suis attirée par les bacs qui bouillonnent, sensible à l'oxydo-réduction qui révèle la teinture bleue, ce côté magique des tissus que l'on plonge à plusieurs reprises. La couleur s'épanouit dans les respirations. Ma mère m'a initiée à prendre le temps nécessaire, apprivoiser l'air libre, se draper de patience et de minutie pour obtenir des textures homogènes, sans traces ni taches. Nous avons une cuve dans

le garage : combien de vêtements, de nappes, de trames, de rideaux n'ai-je pas transformés.

Ici, je suis instruite par la gestion, les procédures, les enjeux économiques et politiques.



J'ai mis des plantes, des affiches, mais pas de photographies. J'ai installé le nécessaire à portée de main : brouillons, carnet de notes, trombones, scotch, stylo, clé USB. Il n'en faut pas plus pour que ce soit mon bureau. C'est un peu chez moi mais pas trop : neutre mais occupé.



Colombe et moi partons rencontrer des partenaires. Dans le wagon, elle s'assied en face, fouille dans son sac et déplie une liste. Elle la lit, reprenant un à un mes propos et gestes depuis le premier jour. Éclair lancinant dans la nuque. « Tu m'as demandé de mettre les livres sur l'étagère, je l'ai mal pris. Je ne suis pas là pour faire les petites tâches. » Colombe

m'interroge sur le sens des mots que j'ai utilisés. J'ai rangé les livres moi aussi, avec Julie, Frank et Camille. Nous avons installé les bureaux, soulevé, déplacé, aménagé les objets et le matériel, que l'espace du projet prenne forme et qu'un lieu collectif existe. J'ai demandé à Colombe de nous aider.



La parole s'écoule
Inavouables, refoulés
Saccade de mots

Bleue, en somnambule
En ronde serrée, elle danse
ma peau déserte



Je m'élançe, improvise, marche sur un fil et commence à tramer de mes mots une vision de notre travail. Je construis les relations avec mes collègues, par vagues. Nous enchaînons les réunions, notons

les priorités-impératifs-attentes, rentabilisons les minutes, pas de vacances. Le rythme est calibré par les livrables. J'entretiens les tuyaux, découpe le calendrier en tronçons, contrôle ma vie professionnelle, gère son agenda, me conforme aux délais, aux étages supérieurs on me trouve « pro ».

Je m'assois dans le fauteuil. D'ici, je vois les plantations d'indigotiers — quand je trouve le temps de regarder par la fenêtre. Chaque jour, j'entre dans la pièce qui m'a été attribuée. Mon bureau n'est pas très grand mais suffisant, il a de la hauteur, des fenêtres. Deux portes l'ouvrent sur les espaces communs, je suis au cœur du service, je l'incarne.

J'ai acheté un costume bleu foncé, celui que portent les cadres intermédiaires de l'entreprise. J'ai mis un peu de temps, plusieurs semaines. Je me suis fait rappeler à l'ordre, c'est la règle : des questions de clarté de position et de sécurité, je m'exécute.

Je branche mon téléphone et allume l'ordinateur, j'accommode ma vue et traite mes mails, j'en envoie chaque jour des pelletées. J'aiguille, règle et organise, dans un silence recouvert par le ronronnement des machines. Détachée, efficace et en mode

automatique car les problèmes à résoudre se ressemblent tous, jusqu'au soir. L'obscurité me rappelle à l'heure.



J'invite mes collègues à déjeuner, une parenthèse dans les heures ouvrables pour se parler et s'écouter au-delà de la course quotidienne et de l'alignement des *to-do lists*. Iels ont accepté ma proposition, nous manquons d'un temps non rentable mais vital pour tisser nos attentions.

Je garde ma veste, le restaurant est mal chauffé. Je sens Colombe tendue, droite sur sa chaise molletonnée, elle ne touche à rien, son dos reste à distance du dossier, ses mains sont sous la table. Les couverts sont embués, je les réchauffe machinalement avec mes doigts.

« Pourquoi sommes-nous là ? demande Frank.

— Pour prendre un peu le temps pour une fois. Que voulez-vous manger ? Ici tout est bon. »

Colombe se retient, figée au milieu des conversations animées, elle évite mon regard.

« La charge de travail est dense, et l'on mérite bien toutes et tous de souffler un peu. On trinque à tout le travail abattu ? »

Les verres s'entrechoquent, Colombe se détend un peu, étale sa serviette sur ses genoux.

« Ce n'est pas trop mon truc les restaurants régionaux, je préfère manger asiatique, c'est moins gras.

— Désolée, ici c'est la seule brasserie que je connaisse. Je serais ravie de me laisser guider la prochaine fois si vous avez de bonnes adresses dans la région.

— On verra. »

Le serveur apporte les plats en sauce. Colombe prend une bouchée précautionneuse, puis elle me fixe, ses yeux noirs, directs.

« Tu sais Irène, il faut quand même que l'on te dise que c'était très dur avant que tu n'arrives. Nous étions seuls à faire ce travail. Sans direction, il fallait bien se débrouiller. Et personne ne voyait l'ampleur des tâches que nous assurons. Nous avons toute cette charge et le service n'était même pas officialisé. Puis Frank, Julie et Camille sont arrivés. Et toi, la Directrice officielle. Alors, je suis contente que tu sois là pour discuter avec quelqu'un de ce qu'il y a à faire, pour te demander de l'aide, pour que tu puisses prendre les responsabilités dont je ne voulais pas. Nous n'avons pas de légitimité au regard de la hiérarchie en interne. Maintenant nous passons par toi. »

Les collègues autour lui pressent l'épaule, opinent. Elle respire. « Moi, je suis fatiguée. Épuisée. Mon médecin me lance des alertes, j'ai perdu huit kilos en six mois et je dors mal. Heureusement, te voilà. » Colombe se maîtrise, aucune larme ne franchit la frontière qu'elle maintient. Je cherche la justesse, ne sais pas. Je me tais. Le repas se poursuit en banalités et silences.



Il y a l'air dans les poumons,
alvéole après alvéole,
qui gonfle, tend les parois.

Il y a le souffle sur la peau,
la caresse légère des cheveux décoiffés,
que surtout on ne recoiffera pas.

Il y a l'écume du café,
la mousse qui s'évapore bulle après bulle.

Il y a le chant du merle
que plus personne n'écoute,

Le roucoulé de la tourterelle,
qui me ramène soudain en arrière
serrée entre des draps tendus à l'épingle
je ne bougeais plus,
pour tout entendre.

Il y a les pas arythmiques de la dame aux fleurs qui passe,
les accents chantants de la langue d'ici.

La réminiscence du lieu,
dont je ne pars jamais.



Les jours qui suivent, je considère autrement.
Camille, Frank, Julie et Colombe se chargent de
stress, sacerdoce de leur motivation et désir de bien
faire mis au service du projet.

Je suis préoccupée par Colombe depuis l'annonce
de son état. Dans l'*open space*, je lui demande de faire
attention, de prendre du temps pour elle, de se repo-
ser, de penser à autre chose qu'au travail dans ses
moments personnels, de prendre de la distance et de
souffler un peu. Je consulte la médecine du travail

et lui parle du surmenage de l'équipe, et notamment de Colombe : pâle, maigre, à fleur de peau. Je m'inquiète, transgresse. J'écarte les bras, cherche de l'aide et essaye de couvrir l'étendue.



Colombe pleure et explose, saisit l'agression dans les mots, mange peu, parfois un grain de raisin devant son ordinateur, ne sort pas des bureaux, a trop à faire. J'organise les places et les responsabilités, cherche la fluidité des injonctions et des engagements afin que le service soit performant et que chacun·e s'y déploie. Colombe me répète que ses impératifs elle les connaît déjà, n'a pas le temps de prendre en compte mes demandes, sa feuille de route est limpide — je n'ai qu'à m'accorder avec Romuald. Lasse à coups furtifs, je perds un instant ma visée dans les reconfigurations, ne sais plus où ancrer le collectif, la hiérarchie et l'autorité que je refuse d'imposer.

Colombe rend des services à Romuald, satisfait des exigences dont je ne connais pas la teneur. Il ne s'est pas présenté au bureau depuis mon arrivée. Je m'adosse à la patience et au temps.



Je glisse, l'accélération génère un flou enivrant. Essayer de l'appivoiser, ce temps rare et volatil, pour réussir à y conserver ou insérer des moments pour penser, pour la prise de distance, la qualité des liens et des échanges. Le soin s'émousse. Me reposer, aplatie, rester reliée à ce qui importe.

Mon activité professionnelle se répand dans tous les espaces, empiète sur mon sommeil. La masse de travail assomme, le quotidien en accéléré. J'ai essayé des stratagèmes pour m'extraire des procédures livrées clé en main, de l'application, du prémâché. Je dérive entre temps interrompus et imprévus, flashes rapides, fragmentés : la docilité m'attrape. Je lis en marchant, en faisant la cuisine, j'écoute des podcasts en étendant le linge ou sur le court trajet quotidien, je délimite la pause méridienne et digère en lisant sur l'écran. Je tente et m'épuise, m'écrase à bout de course. La fatigue m'entame et engourdit mon indignation et ma vigilance.



J'échange par téléphone avec Corinne, partenaire nationale qui gère plusieurs interfaçages et les coordonne. D'habitude, me dit-elle, elle s'adresse directement à Axel, mais à l'occasion de mon arrivée elle souhaite me saluer. Elle a suivi « le dossier Guède » depuis le début : « Beaucoup de choses sont à inventer. Il ne faut pas que tu t'appuies sur l'existant, sur la situation actuelle mais que tu te sentes la mission d'imaginer quelque chose d'original. Tu dois te démarquer de ce qui se fait déjà, donner une identité propre au service. Il faudra valoriser Colombe, Frank, Julie et Camille dans leurs actions et prendre en compte la force des spécificités locales. Il y a un brasier à alimenter, il faut que tu t'attendes à des résistances voire à des revendications, des concurrences de territoire. Il y a la peur de certaines et certains que ce projet les destitue, je compte sur toi pour travailler en intelligence avec eux et pour te positionner sur une autre niche, il faudra réussir à faire travailler tout le monde ensemble. En tant qu'intermédiaire, tu dois faire preuve d'écoute et de co-construction, mais aussi d'initiatives ! Nous misons beaucoup dans cette opération, surtout n'hésite pas à me contacter en cas de doutes-questions-besoins. Bonne chance. »



Colombe me rappelle l'histoire, raconte les étapes franchies, son labeur, ses accomplissements malgré les difficultés, me redit l'arrache-pied — refrain familial, qu'elle veut se consacrer à ses tâches, qu'elle y croit. Elle brosse le contexte, nomme les parties prenantes, les bonnes manières de procéder avec celles et ceux dont je ne connais pas les visages. Elle trace comment les partenaires œuvrent ensemble, par qui il faut passer pour respecter les voies hiérarchiques, qui sont les interlocuteurs incontournables, et s'enthousiasme pour les innovations développées par Romuald. Sa voix s'anime, entêtante, elle rit : « Il est là depuis toujours », elle l'assiste depuis plusieurs années. Colombe me donne la boussole.



C'est l'effervescence des préparatifs traditionnels et appliqués des fêtes de fin d'année. Des guirlandes lumineuses jaillissent des fenêtres et des balcons dans toute la ville, et la neige sur laquelle Jihane ne

veut pas glisser avec son ventre à protéger. Elle ne sort plus beaucoup, me dit sans se plaindre qu'elle a des nausées, c'est passager. Ce qui compte, c'est cette vie qui germe en elle et se déploie. Elle a commencé à lui parler, à chanter pour que sa voix vienne s'associer aux battements de son cœur.

Je rentre, dors et m'étiôle. La nuit tombe tôt tous les soirs, liquide. Bleu marine.



Je suis invitée à me rendre dans une salle inconnue du troisième étage. J'ai rendez-vous avec Colombe et Romuald.

Je n'identifie toujours pas sa place. Sec, homme d'action qui ne perd pas de temps, il cherche la main-d'œuvre pour réaliser ses plans. Il se comporte comme notre supérieur hiérarchique, s'en donne l'autorité et en a la figure classique, homme gris d'une cinquantaine d'années, grand, élancé et vif, acéré même, par son visage et ses propos. Son énergie lui donne du charisme, il doit séduire. Il joue l'ancien, et personne ne le contredit. Homme de pouvoir déterminé, il a eu l'idée de créer le service d'interfaçage et l'a lancé dans

sa forme actuelle, avec son assurance et sa conviction. Il a entraîné Colombe, lui a permis d'obtenir son poste. Il a participé au recrutement de Camille, Julie et Frank. Je marche dans un couloir exigü.

Romuald prodigue sa stratégie sur un *powerpoint* qu'il débobine à grande vitesse. Il expose les raisons pour lesquelles son approche est imparable, les moyens financiers qu'il a obtenus, la hiérarchie qu'il embarque. Romuald est debout, Colombe fascinée s'abreuve, un flux ininterrompu, une perfusion. La voix de Romuald devient une musique, je n'écoute plus, les mots dansent dans la pièce et sur le mur. Romuald quantifie, effile les diapositives, liste ses investissements : son temps, ses relations, sa volonté. Il m'avertit quant aux territoires à respecter, il faut bien l'informer de tout, tout le temps. J'arrive à m'orienter : j'ai la cartographie de Colombe en tête. Romuald ne la regarde jamais, insiste sur la nécessité de l'impliquer à chaque étape pour bénéficier de ses compétences. Il aligne pilotage, injonctions, caution à obtenir, validation, bilan, évaluations, indicateurs, exemplarité, concurrence internationale, plans pluriannuels, référentiels, mutualisation, optimisation, extension de la dynamique et renforcement de compétences.

Debout, il énonce ses attentes, fait part de ses volontés, « il vous faut innover dans la continuité », partir de l'existant pour le développer et l'enrichir, le compléter, expérimenter et améliorer, garder la cohérence et ne pas froisser les susceptibilités. Je suis toujours assise. Colombe remobilise les termes, joue avec, se les approprie — maîtrise d'un langage commun. Sourire de satisfaction, Romuald la félicite du regard, elle rayonne.



Lors de mon entretien d'embauche, Romuald faisait partie du jury de recrutement : « Vous n'êtes pas de la région ? Avez-vous déjà travaillé dans le bleu ? Connaissez-vous la différence entre le pastel et l'indigo ? Vous ne connaissez pas cette entreprise, ce n'est pas exactement le monde professionnel d'où vous venez, n'est-ce pas ? Comment allez-vous faire ? »

« Oui, c'est vrai. Mais j'apprends vite. » J'avais donné mon avis franc et tranché sur les prototypes et protocoles soumis à analyse pour m'évaluer. J'ignorais que Romuald et Colombe en étaient les auteurs.



Aiguillonnée par le rythme et les charges implicites, je fonce, trace, avance, contrôle mes trajectoires, ravale ce qui se braque et s'éreinte.

Ce soir-là, désorientée je m'effrite. Je ne sais plus vers où porte mon regard ni depuis quel aplomb, quel courage ou inconscience j'ai jailli. Je ne sais quelle figure endosser, ni par quel bout. Tirée et absorbée par le poste, je n'y ai pas aspiré. Fissurée de haut en bas, mes ancres s'émiettent, les évidences me désertent et je gonfle privée de sol. Il me reste quelques brisures auxquelles m'accrocher. Une petite voix entêtante et exigeante tourne, un poil à gratter, je me débats pour tenir l'horizon dans un envol sans air.

Je me ressaisis. Il faut affronter, colmater rapidement, sans faille, tenir le droit fil. Demain je m'apprête à relever la tête et bomber le torse dans mon étoffe de « directrice de service ».

Une cigarette à la fenêtre, la nuit est opaque, massive. Je trouve le sommeil rapidement dans de pesants effluves.



Mes collègues se méfient, sensation diffuse qui s'intensifie dans les regards en coin, les projections lourdes. « Tu m'excuses si j'oublie de te parler, c'est que j'ai pris l'habitude de travailler seule. » Des routes claires ont été tracées par Romuald : Camille, Julie, Frank et Colombe savent comment avancer.

Colombe avait postulé à la direction, finalement elle a préféré son poste actuel, « franchement, je n'aimerais pas être à ta place ».



Relances insistantes, Romuald accepte de me rencontrer pour discuter des « personnels » que nous avons en commun. J'insiste pour le voir seul, d'égal à égal.

Nous nous retrouvons à l'écart de la place principale, dans une rue proche des bureaux, le café est fréquenté par les notables de la ville. J'essaie de paraître à l'aise, tire mes épingles, commande un double expresso, sans sucre. Vingt minutes de retard

et sans excuses, Romuald s'étend dans son siège. Il m'explique « comment extraire le maximum de Colombe » et me déroule le protocole. « Si vous lui donnez carte blanche, elle se donne à plus de cent pour cent. » Sa veste bleue l'enveloppe, le souligne. La mienne m'empêtre, les codes se moquent de moi, ne m'appartiennent pas, je ne définis pas les règles, aurai beau les adopter, j'aurai toujours un coup de retard, ridicule et décalée. Je le trouve cynique, il est pressé, insaisissable et rythme le rendez-vous, donne son avis d'en haut, depuis son expérience — la verticalité comme unique rapport à l'autre. Je repars en déséquilibre.



Colombe écrit, tête close. Ça lui échappe par en dessous, « mais vous avez parlé de quoi tous les deux ? Pourquoi voulait-il te voir seule ? »

Ankylosée, je regagne mon bureau.



Je me débats dans ce rôle attribué, séduite d'y parvenir, bercée par l'illusion d'influer, mon corps le rejette. Le reflet « du chef », de « l'autorité », l'étoffe hiérarchique que j'endosse, tout ce corporatisme bleu dont on me recouvre m'éteint. Romuald s'y complaît. Corinne me dit que c'est une fiction qu'il me suffit de nourrir tous les jours : « la chirurgienne », coûteuse mascarade. Entamée, la verticalité et les costumes ternes m'ensevelissent, je m'invente des locaux habités et des voix colorées.



J'arrive à me libérer pour un verre avec Jihane. « Colombe, tu ne vois pas qu'elle est jalouse ? Arrête de vouloir te conformer à leurs attentes, tu ne peux pas être un peu toi-même ? Tu avais tellement d'envies en arrivant. Tu prends des vacances bientôt ? »



Je distribue des rendez-vous avec mes collègues par mail, leurs bureaux sont juste à côté. Les courriers et

les cadres s'entassent. L'injonction distante, la supervision jaillit de moi, relai de Marc et Axel. Je joue le jeu, surplombe par ma fonction. Camille, Julie et Frank me rendent des comptes, réclament disponibilité et arbitrages. Colombe est formelle, protocolaire dans ses messages, irréprochable, professionnelle, rigoureuse, efficace, elle devient une forme, un principe, une image.



Je ferme la porte de mon bureau pour laisser l'air entrer.



La hiérarchie accuse réception des livrables, sans noter le soin, le labeur ou l'originalité des productions de l'équipe, j'encourage, compense, félicite doublement. Il faut rassurer Frank et Julie sur leur pertinence, leurs capacités, leur apport au projet — l'absence de gratification les accable. Une relation de confiance s'établit, nous prenons des risques dans

nos initiatives et travaillons sur la procédure qui nous a été commandée. Camille se détache, se blinde. Le dernier dossier qu'elle a affiné dans l'acharnement n'a obtenu aucun retour, Axel et Marc l'ont-ils lu ? Romuald a estimé qu'il dénotait, indigne de la qualité à laquelle elle l'avait accoutumée. Elle freine et part de plus en plus tôt. Mes mots n'y changent rien.

Les demandes s'accélèrent, ombre du succès. Je me charge des dossiers qui ne trouvent de place dans aucun agenda. Ma respiration s'amenuise, il faut recruter.

En réunion d'équipe, nous faisons état de changements à venir, ajustements à entreprendre, imprévus et compositions, problèmes à résoudre, urgences. Nous élaborons, réélaburons des « plans d'attaque », les exécutons en mêlant nos niveaux d'actions et d'influences, trompeuse horizontalité des poids, des fonctions et des anciennetés.



Arrive Angèle, l'équipe est renforcée, étayée de réunions de coordination consacrées à partager les informations, les difficultés, trouver des solutions et répartir les charges.

Frank prépare le café, amène parfois du chocolat. Julie nous soumet les dilemmes accumulés. Camille arrive en retard. Colombe n'a jamais bien le temps. Elle souffle, se plaint, finit par accepter d'y assister, avec humeur.

Des salves de messages s'entassent dans les têtes. Et soudain Colombe explose : « Tu pourrais nous parler autrement que par voie électronique ! Nous sommes des êtres humains ! » Colombe intervient au nom de l'équipe : « Nous ne voulons pas », « nous voulons te dire ». J'ai des comptes à rendre aux étages supérieurs, suis en contact avec l'intenable, le trop-plein, les injonctions paradoxales et déconnectées. Je suis la longe des directives, source directe de la surcharge, le courant érode mes résistances, m'empêche de trouver des alternatives viables. « Comment souhaitez-vous que l'on communique à l'avenir ? »

La souffrance accumulée de Julie retentit à son tour. Elle dit qu'elle dort mal et mange peu, qu'elle traite ses courriers jusque sous la couette, l'ordinateur portable dans son lit, personne ne voit le travail qu'elle abat, tout ce qu'elle sacrifie dans sa vie personnelle, son couple, son corps, elle-même.

Nous cherchons ensemble des solutions. Nous partageons toutes et tous les mêmes locaux, nous

sommes à proximité, il est possible d'échanger directement, d'être plus disponibles, cela suppose d'interrompre le travail des autres. Angèle et Colombe n'y voient pas d'inconvénient, elles le pratiquent déjà ensemble. Julie, Frank et Camille acceptent, si cela peut soulager l'atmosphère. Je suis sur mes réserves et crains de ne plus être efficace dans l'urgence, plus en maîtrise face aux irruptions, fatiguée de tenir ma place, floue.



Romuald est venu chercher un dossier dans l'*open space*. Il est souvent là, passe, discute, conseille, oriente. Je crois le tolérer.

Il m'a effleurée. À peine, à la hanche. Je tressaute, n'avait-il pas de marge ? Son espace saille sans l'inquiéter, il le signifie, invisible, se meut dans un air qui lui appartient. Je baisse la tête par réflexe. Faire comme si, rien, lasse. Mon corps ne ressent plus le vent, l'onde de choc se propage.

J'ai essayé de m'installer, d'habiter ma nouvelle ville, mon quartier, les brasseries, mon bureau. Je

suis allée me promener au cimetière pour sentir les vieilles âmes et leurs récits, si elles avaient quelque chose à me dire. Aucune fleur sur les tombes. Pas un visiteur. Dans les graviers blancs, mes chaussures prenaient une teinte pastel. J'ai regardé mes pieds. Entendu les bruissements de mes propres pas. Senti l'espace vide autour. J'ai inspiré, me suis retenue de crier, y aura-t-il un·e mort·e pour hurler avec moi, plus fort que moi ? L'air de Guède ne transporte plus les sons.

Pernicieuse, cette main glissante sur ma hanche annonce un territoire occupé, me susurre que je suis peu de chose. Quels que soient mes efforts, les défis relevés, mon sort dépend d'un autre bon vouloir — mise en garde, secousse. Trop tard pour repousser le geste, l'esquiver, y réagir, je doute de mes sensations et mes reins dorment déjà, dissociés de ma tête ; ils se sont résignés devant mon apathie.

Je n'ai pas voulu voir le langage des corps, Romuald et Colombe opèrent et dansent à deux. Le masque à oxygène et le praticien, Romuald toujours dans les parages, leurs bras se frôlent, une proximité. J'ai cru qu'il cesserait sa gravitation avec mon arrivée. Il se

maintient, surveille, distribue son avis et ses injonctions. Quand il est absent, il y a Colombe. Et maintenant Angèle. J'entends la voix de Colombe dans tous les espaces, qui recouvre, recoupe, traduit, réinterprète, relaie celle de Romuald. Le protocole est enclenché. Je l'écoute, vois par ses yeux, elle devient le masque du monde où j'ai atterri. L'inconnu, la surcharge, la fatigue anesthésient ma lucidité, ma vigilance. Je me raccroche au timbre voilé.

Je n'ai pas réussi à faire face au courant, même en tentant de ralentir, de compliquer et nuancer. Investir mon rôle de directrice par le pas de côté, personne ne me l'a demandé.

Frank, Julie et Camille sont rattrapés par leur envie de bien faire et de ne pas décevoir. Nous innovons, réduits à être des opératrices. Inoffensives, si possible félicitées par nos chefs pour la qualité du travail accompli, nous nous plions aux normes et à l'ordre en vigueur.

Des stylos, des claviers, iels se détachent, mécaniques. La capture et l'extinction : il suffirait d'une allumette.

La détonation est invisible. Une main sur les hanches, un regard détourné quand l'humiliation

publique se passe sous leurs yeux, violences ordinaires.

Je prends mes affaires et je rentre chez moi.



Retrouver l'envol
Agripper nos corps perdus
Notre texture

Invisibles, sensibles
Au milieu du tumulte
Devenir le vent



Lors de notre repas arraché à l'accélération, Jihane m'alerte, « il est très conscient de ce qu'il fait. C'est inégal comme situation. Tu ne feras pas le poids. Fais attention à toi. »

Je n'écoute pas vraiment, abattue, épuisée, sèche, les sons me parviennent étouffés.

« Tu sais, me dit-elle, ses poumons se préparent, j'entame le cinquième mois. Pour l'instant, le liquide amniotique entre quand elle ouvre la bouche, mais elle est prête à respirer de l'air. »



Je n'arrive plus à voir Jihane, ne la croise plus dans les rues de Guède. Je me résous à lui écrire, il me reste son adresse.

Chère Jihanne,

Nos discussions autour d'un café chaud me manquent. J'espère que tu vas bien, je ne te trouve plus dans tes lieux d'habitudes.

Ton enfant est-elle née ? A-t-elle pris son premier souffle, poussé son premier cri à pleins poumons ?

Ces derniers temps, je manque d'espace (et de sommeil), pour tout, mais avant tout pour moi : tous les espaces de ma vie sont accaparés. Ce doit être normal de douter la première année d'un nouveau travail... Je ne sais même plus ce que je suis venue chercher à Guède. Quoi qu'il en soit, je suis coincée, pas

question de changer si vite de ville et de boulot. Ça ne fait pas très sérieux. Je m'accroche.

Parfois je regrette le temps d'avant. Ton enfant a bien de la chance, dis-lui d'en profiter !

Je t'embrasse, je pense à toi et j'espère te retrouver bientôt.

Cette année est peut-être la plus perturbante de ma vie.

Irène



Tenir le rythme jusqu'à la fermeture de l'entreprise pour les congés annuels, je ne me permets pas de m'arrêter plus tôt, n'arrive pas à décrocher.

Mon corps lâche. Hernie lombaire. Il ne peut plus bouger, ne peut plus sortir. J'essaye de lire, de broder mais les boucles ne tiennent pas. Le silence est assourdissant, je respire machinalement, injoignable, indisponible, immobilisée. Pourvu que le sol s'ouvre.

Tous les matins, le même rituel.

Irène arrive la première dans les bureaux. Elle ouvre les portes, les fenêtres. Allume la cafetière, jette le vieux filtre de la veille à la poubelle. Le café disparaît à vue d'œil.

Elle connecte son ordinateur. Salue parfois la femme de ménage, dont elle ne connaît pas le nom, qui quitte son poste quand Irène prend le sien. Service externalisé.

Elles ne sont pas censées se croiser. Invisibilisation de nuit. Préparer les lieux du travail de l'équipe, soigner l'état des bureaux habités le jour. Seule Irène connaît son visage. Avant que le soleil ne se lève, dans un rare temps suspendu, elles discutent un peu avant de reprendre leurs obligations respectives.

Quand les collègues arrivent, Irène est installée dans la posture visible du labeur : assise, concentrée. Elle les salue rapidement, d'un air à ne pas être dérangée. Elle montre qu'elle est accaparée, les corps autour s'installent à leur place et se déclenchent. Les jours sont indistincts, temps étiré de somnambule.



Quelques fois, Irène se lève et récupère une copie imprimée à la photocopieuse dans la salle commune. Elle durcit son visage, ses collègues ne l'interceptent pas. Il faut de l'acharnement pour la saisir. Elle s'échappe et file, coule dans les couloirs, derrière les portes. Une vague passagère.

Irène aimerait fermer la porte de son bureau, faire ce qu'il y a à faire le plus vite possible et rentrer chez elle. Mais Axel lui demande de régler les problèmes de chacun·e quand ils se présentent, au fil de l'eau. Sa porte est ouverte, mais plus personne ne la franchit.

Parfois elle a un haut-le-cœur : encore l'un de ces messages, ceux d'expéditeurs bien précis. Elle ne peut le dire à personne, sait que c'est urgent, cela l'est toujours. Elle doit interrompre toutes ses activités. Ce mail devient la priorité absolue, celle qui infiltre tout son cerveau. Bleue. Une liste de nouvelles tâches impératives se déroule, le temps est aspiré. Fragmentée, ses rares idées s'éteignent sans suite. Irène met son rythme, l'organisation de son temps, ses préoccupations dans d'autres mains que les siennes.

Ces expéditeurs impérieux, Irène ne les voit pas souvent. Pour eux, elle n'a pas de forme. Le contact

est électronique ou téléphonique. Les conséquences tangibles de leurs injonctions leur restent impalpables. Les refus et les reports sont mal reçus, les relances automatiques au moindre retard, elle ne s'y risque plus, ne résiste plus. Elle opère et obtempère pour garder le cap, ne doute pas que son dévouement pour le service soit reconnu. Elle traite systématiquement, oublie parfois si elle a répondu ou ce qu'elle a inscrit : « Pas de problème, je m'en occupe. » Le seul retour possible, attendu, professionnel.

C'est la même réponse que Colombe lui renvoie, jamais oralement. Irène ne se déplace plus, soudée à son ordinateur, Colombe laisse les traces écrites de son professionnalisme, mais ne rend plus le travail demandé. Julie, Frank, Camille et Angèle se moulent dans leurs chaises de bureau et s'exécutent sous la charge, zélées et silencieuses.



Pause méridienne raccourcie. Sandwich avalé rapidement. Ventres alimentés devant les écrans bleus. Abattre le travail, nourrir les machines, rédaction de conventions, préparation de guides financiers,

rapports d'activités intermédiaires, lettres officielles, travaux à superviser, avenants...

Perte de poids, perte d'appétit. Colombe est convoquée à nouveau par la médecine du travail pour épuisement, elle soupçonne Irène d'avoir fomenté ce rendez-vous. Depuis quelques semaines, elles ne se parlent plus, se lancent des mots par-dessus les bureaux. Leur relation se réduit à l'efficacité et se délie.

Le médecin lui demande de prendre un arrêt maladie. Elle refuse : si elle s'en va, le projet n'avancera plus, elle ne peut pas se le permettre, ce serait une faute professionnelle. « Je n'ai pas apprécié d'être convoquée », envoie Colombe à son retour.

La mission confiée à Irène s'exprime par sa bouche, guide ses mouvements, ses actions, concentre son regard et son attention. Elle ne sent plus les modulations de l'atmosphère.



Les réunions s'entassent. Irène ne sait plus qui les a organisées, demandées, mobilisées. Elle enchaîne, fait le job, ça tourne. L'équipe est sollicitée sans arrêt.

Le service d'interfaçage est bien identifié, en interne dans l'entreprise et par les partenaires extérieurs. Les réunions de coordination du service sont décalées ou annulées. En flux tendu, on priorise les réponses aux requêtes et on s'attelle au nouveau protocole exigé par Axel. Romuald est satisfait, la démarche de production développée depuis un an par Colombe, soutenue par Irène, a été validée sans difficulté par la hiérarchie et les partenaires la plébiscitent. Des tableaux de gestion et d'évaluation ont été instaurés, un semblant de routine performante s'installe.



Des corps émane un bruissement de touches frappées. Pas vraiment une musique. On n'entend pas de rire. Pourtant, un espace détente et convivialité, coloré dans un camaïeu de bleu, a été aménagé. Les collègues doivent payer et amener eux-mêmes leurs sachets de thé ou mouture de café, les stocks sont vides.

Sous les coutures, Irène saisit les codes, elle repère les services et les responsabilités aux accoutrements, aux vestes indigo des hommes du troisième étage,

ceux qui marchent vite et discourent fort. Ils brisent soudain les silences feutrés des *open spaces* et s'éteignent à nouveau. La trace de leurs voix incisives et de leur flot de paroles ininterrompable flotte derrière eux, elle remet ses écouteurs.

Les discret·es collègues gris·es s'hybrident avec leurs claviers. Une chemise, des chaussettes, un foulard : les plus ancien·nes portent du bleu pastel par touches, iels sont des habitant·es de Guède, le signalent discrètement, envers la norme indigo. Un grain métallique ponctue la description de leurs attributions. Un peu plus chaque jour, Irène sent ce germe dans sa gorge dès qu'elle pousse les portes de l'entreprise. Elle débite, regarde la scène depuis les néons du plafond, voit ses lèvres bouger, récite, l'entreprise articule par sa bouche, sa voix se perche plus haut dans ces moments-là.



Acharnée, Irène travaille. Elle est félicitée pour sa diligence, on s'appuie sur elle. Inaugurations, ventes privées, négociations, elle oublie son épuisement, représente l'entreprise, la tête haute, le verbe clair et

habillée en bleu indigo. Elle fait partie des « persistantes » à présent car les équipes se renouvellent à vue d'œil, de CDD en CDD. Finalement, elle y arrive.



Irène s'affole et s'agite. Les contrats de ses collègues ne seront pas renouvelés si le service ne fait pas ses preuves sur trois ans, chiffres à l'appui. Le service sera supprimé et les postes avec. Elle est prévenue, par délicatesse, c'est elle la responsable : « Vous savez ce qu'il vous reste à faire. » Irène accélère, mange bleu, respire bleu, plonge dans le bleu, le défend, le parle, le pratique du soir au matin sans répit, elle rêve bleu, certaines nuits marine. Le soir, elle s'écroule dans un sommeil d'encre noire.



Devant ses supérieurs, qui ont épousé la cause bleue depuis des années, Irène doit exposer les actions menées depuis son arrivée, les quantifier et les qualifier au regard des indicateurs prescrits. Le Conseil,

présidé par Marc, évalue sa présentation et le travail accompli. Avec diplomatie et studieuse, Irène valorise le pastel comme l'indigo, présente le protocole et sa mise en œuvre par l'équipe. Elle défend l'idée de développer les plantations d'indigotiers tout en cultivant les plants d'*Isatis tinctoria*, pour respecter les traditions millénaires et le patrimoine de Guède. Axel lui tapote l'épaule. Marc déclare qu'elle est prête à introduire le procédé chimique que l'entreprise développe en secret dans ses laboratoires de recherche. C'est la raison de son recrutement. Le service d'interfaçage est un prétexte. Il faut laisser tomber le protocole. Une vague traverse la poitrine d'Irène.

« Il est temps de lui montrer la cuve. »



Irène ne sent pas le nœud dans son épaule droite. Certains matins, elle oublie d'ouvrir les fenêtres, de lancer le café, elle ne finit plus ses phrases.

Irène s'émiette. Des bouts d'emploi du temps, des bouts d'idées, des bouts d'équipe, des bouts de

corps, elle consacre ses journées à faire tenir des fragments ensemble. Ses tempes battent dans le vide, de réunions en obligations. Allongée sur son lit, elle laisse ses mains achever les messages électroniques. Chaque soir, la mémoire vive de ce qu'elle a accompli le jour s'évapore.

Irène avance, pesante, sa poitrine oscille, ses bras produisent et fauchent. En apnée. Ses collègues nagent avec elle, les bruits sont étouffés, une bulle amortit les impacts sur la peau. Colombe, Frank, Julie, Angèle, Irène et Camille sont dans un même mouvement, anesthésie fluide, leurs chants se confondent en un seul corps.



« L'équipe d'interfaçage mérite de voir les coulisses de l'entreprise. Ce nouveau procédé tinctorial inédit, conçu à Guède, en fera une ville exemplaire, dynamique, plus riche. Une innovation qui fera la fierté locale et nationale de la région, qui créera des emplois pour les habitants. Ce procédé est soutenu par la création du service dirigé par Irène. » Le Conseil la félicite : pour la rapidité de son intégration

et de l'incorporation de sa fonction. « Nous pensons qu'elle a fait ses preuves, il a été décidé de lui confier le développement de ce précieux procédé. » On applaudit, ça résonne dans les bras et les jambes.

Irène est formée et accompagnée pour améliorer le management de son équipe. Il faut qu'elle joue son rôle, qu'elle ne se laisse pas affecter. Elle n'a pas besoin d'être elle-même, avisent-ils, seulement la directrice. C'est un peu de la chirurgie, elle pourra avancer adroitement avec « les personnalités difficiles ». Elle est briefée sur les questions de sécurité liées à l'utilisation de la cuve. Irène joue un rôle primordial pour le bien commun, il lui suffit de suivre les consignes du Conseil, précisent-ils. Son bureau est transféré au troisième étage.

Rendez-vous est pris avec Monsieur S., président de l'entreprise, dont le siège est à Paris. Monsieur S. se déplace rarement.

« Il ne te reste plus qu'à te faire pousser une barbe », lui sourit Axel.



Irène prend place et s'installe dans son bureau, elle réclame un fauteuil plus confortable, s'enfoncé. Regard circulaire sur les murs blancs, Irène marque la fin d'une étape. Elle branche son ordinateur, sort ses dossiers, évalue la capacité des étagères. Sans reprendre haleine, électrisée, elle s'élançe vers ses nouvelles directives, convoque ses collègues en entretien pour leur exposer les nouvelles échéances et priorités.



En bas, Irène marque les frontières, les périmètres de chacun·e et les relations hiérarchiques. En haut, elle exige des documents de cadrage, des justificatifs et des référentiels financiers pour ne plus marcher à vue. Elle claque des doigts, érige des garde-corps. Confrontée à une gouvernance équivoque, elle clarifie et déplie avec Marc ; elle veut qu'il explicite de qui elle tire ses ordres, au-delà des interprétations personnelles de chacun·e.



Avec Angèle, elles reprennent la feuille de route, s'attèlent à la surcharge. Irène s'enquiert des besoins d'Angèle, des outils qui lui permettraient d'augmenter l'efficacité de traitement des dossiers. Souhaiterait-elle suivre des formations ? Être assistée d'un.e stagiaire ? Son salaire est-il suffisant ? Angèle parle peu, reste en retrait et insaisissable. L'entretien est rapide.

Avec Frank, Julie et Camille, Irène fait le point, leur renouvelle sa confiance et son soutien.



Le jour de la galette des rois, Irène discourt face à l'équipe, les remercie pour le travail accompli, les encourage pour celui à venir. Romuald surenchérit, la recouvre, parle comme un chef. Irène conclut par-dessus, ferme.



Avec Colombe, Irène veut s'imposer et reposer le cadre. Elle n'acceptera aucun refus d'autorité. Elle se murmure qu'elle a été patiente et n'a pas le choix, ses doigts trahissent son angoisse, l'agitation de sa jambe gauche. Elle sent le vide et doit opérer. Elle remue ses épaules, s'encourage en marchant dans les couloirs à moquette bleu clair du troisième étage. Elle avance à reculons, tension dans la nuque.



Postée derrière sa table massive, Irène déclare à Colombe qu'elle connaît son potentiel et ses qualités professionnelles — sa rigueur, son perfectionnisme, qu'elle a besoin d'elle, que dans la période qui s'ouvre, la pression va s'intensifier et qu'il faut faire bloc. Elle lui rappelle le périmètre de son poste et ses obligations hiérarchiques, souligne que les demandes de sa Direction ne sont pas facultatives, que le travail exigé demande une totale disponibilité et réactivité. Irène lui intime de prioriser ses tâches en

fonction des injonctions et non en fonction de ses préférences, ou de celles de Romuald. Irène appuie sa position, la courroie a changé, il serait temps que cela se voie. La directrice ne s'arrête plus, ne sait plus qui elle cherche à convaincre.

Elle souligne leur chance de travailler dans un collectif tel que celui-ci. Elle ironise : les enjeux dépassent les objectifs personnels, ce n'est pas ce qui importe. Elle indique les initiatives, l'adaptation et les résultats qu'elle attend. Elle insiste sur l'importance cruciale du poste de Colombe, et du renouvellement de son contrat, elle se battra pour cela, ce qui n'est pas acquis. Irène contextualise, trace les pourtours, se gargarise, parle seule, au-dessus de Colombe qui attend que le flux soit tari. Fermée, tassée sur le siège, son menton tremble.

La boucle se referme. Les marges se rabattent.

Irène veut revoir la feuille de route, se doter d'indicateurs communs pour avancer, retracer, améliorer. Il fait chaud. Irène retire sa veste bleue, boit tiède. Colombe la fixe, bras et jambes croisées.

Les branches se cassent les unes après les autres.
Dérobades. Des ancrages en carton.



Laurent, un collègue de Romuald, se rend à l'improviste au bureau d'Irène : « J'ai le bureau à côté du vôtre, je vous ai vue arriver. » Il la met en garde, le projet qui lui a été confié est fondamental, il y tient beaucoup, personnellement. Elle doit faire ses preuves pour durer, il faut qu'elle consulte, argumente ses choix, gère les scissions, les concurrences. Il cartographie le territoire. « Ne repartez pas trop vite ! », s'amuse-t-il.



Au troisième étage, Irène devient impalpable, ses collègues l'entourent et l'effacent, la laissent parler sans répondre. Irène s'estompe et se tâte pour exister encore.



Les messages tendus de Romuald gouttent sur Irène. Il lui reproche d'être hyperactive, de le harceler d'informations, « ça ne fait pas très professionnel ». Irène ouvre sa boîte d'envoi, recompte. Romuald exige, intercepte et filtre, reste l'intermédiaire avec les partenaires, prive Irène des contacts directs, lui impose sa manière de voir et de faire au nom de son ancienneté. Elle ne peut rien décider sans son contrôle.

Irène demande à le voir. Romuald refuse. Il se plaint publiquement des décisions qu'elle prend, distille la méfiance. Ses mails paraissent corrects, ses mots dosés. Il réduit ses investissements à cause d'elle, ne cautionne pas son approche, interpelle Marc et Axel. Irène ne sait rien de leurs échanges sauf qu'ils ont lieu.



Ce matin, Romuald hausse le ton dans les couloirs, Irène est rappelée à l'ordre, les collègues baissent la

tête en espérant ne pas être le prochain. Plus tard, il destine un mail de recadrage à Irène, met l'ensemble de sa hiérarchie en copie. « Je pense que tu as oublié de... », « je te rappelle que... », ses pairs peuvent témoigner de son mécontentement : « Irène ne m'écoute pas, elle est ingérable. » Romuald laisse sous-entendre que des règles ont été enfreintes, en représentation publique. Le problème c'est Irène, que toute la hiérarchie regarde à présent. Romuald est maître d'œuvre, il obtient l'écoute et reste le seul à pouvoir parler.

Axel et Marc assistent à la scène, et c'est limpide : Romuald ressent le besoin de rappeler le cadre, ce n'est pas pour rien, Irène a fait ou n'a pas fait quelque chose. Le doute s'installe, dévastateur, elle a dû oublier ses obligations, faire une erreur ou pire, désobéir. « Pour qui se prend-elle ? »

Personne ne sait à quoi Romuald réagit, la réprimande trouve son auditoire et fait son effet.

Aux étages inférieurs, Colombe répand et conforte la version de Romuald. L'air est vicié.



L'entreprise organise un séminaire loin de Guède pour le service d'interfaçage et ses partenaires nationaux afin de leur présenter leurs nouvelles obligations, leur vraie responsabilité. Le service est renommé et se charge à présent de « l'innovation inédite », consistant à développer un procédé tinctorial chimique révolutionnaire et à prendre soin de l'exploitation de la cuve, que personne n'a encore vue.

Irène est là pour écouter. Les plus anciens se chargent des exposés, Romuald s'est vu confier la présentation des actions menées par le service d'interfaçage, assisté par Colombe qui quantifie les résultats. Elle a promis à Irène qu'elle lui ferait valider les chiffres en amont, a oublié.

Les regards méprisants de Colombe à Irène, personne ne les voit. La façon dont Colombe bombe soudain le torse, sa démarche fière à côté de Romuald tranchent avec sa posture courbée au bureau, elle se redresse. Irène la connaît épuisée, les traits tirés — elle n'est plus la même, retrouvant sa puissance, Colombe ne retient plus l'irritation qu'Irène lui cause : « Oui bon ça va lâche-nous ! » À l'aéroport, Colombe perd de vue Romuald, il ne l'a pas prévenue et met du temps

à revenir. « Vous n'avez pas vu partir Romuald ? C'est bizarre, il ne m'a rien dit. » Fébrile, Colombe guette les recoins et consulte compulsivement son téléphone. Pas grand-chose, pas de quoi en faire une histoire.



De retour à Guède, Colombe claque ses talons au deuxième étage, on la reconnaît depuis l'autre bout du couloir. Peu importe si les collègues au-dessous et autour trouvent cela gênant. Elle est chez elle et cela s'entend. Depuis le déménagement d'Irène « en haut », Colombe investit les lieux, soupire, se plaint, râle, jure, apostrophe les collègues à travers la pièce, multiplie les esclandres téléphoniques. Un volume sonore ininterrompu occupe tout l'espace. Sur la demande gênée de Julie et Frank, Irène descend, réaménage, installe des plantes, sépare les volumes attribués à chacun·e par des étagères. Rien ne change, Colombe interpelle toujours haut et fort, transgresse les règles collectives établies en réunion.



Colombe passe outre les dates butoirs, il devient impossible à Irène de fixer une échéance quelle que soit l'urgence. Quand Irène exige, Colombe ne répond même plus, la situation se cristallise en impasse. Colombe nie en bloc, une multitude d'autres raisons justifient qu'elle ne rende pas les documents dans les temps : la surcharge, les urgences — heureusement qu'elle est là pour que ça tourne, maintenant qu'Irène a mieux à faire, là-haut. Colombe s'entoure de spectateurs attentifs, colporte et médite sur Angèle et Camille, sur tous les collègues qui n'exécutent pas assez bien leur tâche, « vous ne vous rendez pas compte de tout ce que j'ai fait pour que ce projet soit une réussite ! » — les cris et larmes jaillissent, les effondrements et les scènes créent, recréent et rejouent un drame quotidien. Elle charge les retards et les responsabilités sur tous ces incompetents avec qui on l'oblige à travailler, aucun acteur n'échappe à ses piques. Elle au moins s'acquitte de son boulot correctement.

Colombe claque des portes, crée l'évènement. Elle craque, trop-plein — aux témoins d'en déduire la raison. Irène se retrouve derrière la porte claquée.

En réunion d'équipe, face à Franck et Julie qui proposent de nouvelles idées pour décharger Colombe, elle menace : « Allez-y ! Si vous voulez faire abstraction d'un an et demi de mon travail ! » La porte cogne.

Deux ouvertures, un lieu entre. Le bureau d'Irène offre une traversée facile d'une salle à une autre. Un raccourci qu'elle n'autorise pas, car elle l'occupe, y travaille, ce n'est pas un lieu de passage, elle demande de faire attention, le rappelle si nécessaire.

Colombe monte, elle a oublié son parapluie la fois dernière. En pleine discussion sur son téléphone portable, Colombe pénètre dans le bureau d'Irène, en sa présence, faisant mine de ne pas la voir, parlant fort. Irène ne bouge plus, ne dit rien, exténuée.

Irène est passée de l'autre côté, elle est isolée, ni contact avec les partenaires, ni avec son service, à l'étage du dessous. Colombe s'interpose comme goulot d'étranglement et fait l'interface avec l'équipe, détermine ce qui entre dans le cadre ou non, ce que Romuald cautionnera ou pas, intercepte

les appels destinés à la direction. Tout est passé au filtre de Colombe et Romuald : iels se chargent des communications avec leurs réseaux, les réunions se font systématiquement en présence de l'un ou de l'autre.



Irène se débat, se cogne aux murs qui n'ont l'air d'être réels que pour elle. Des bleus partout. Elle bouge encore, résiste, leur échappe. Les rapports se crispent — administration d'une dose plus puissante, forcer l'inclinaison ou l'emportement, disqualifier l'hystérie. Chacun·e diminue sa tolérance, resserre ses lignes, réaffirme son autorité, revendique sa présence, sa légitimité, lutte et se défend — reprendre le pouvoir malgré l'autre, réduit à un obstacle.



Irène appelle Jihane, « j'ai besoin de te voir, vite », s'empêche-t-elle de lâcher au répondeur.

Elle part une semaine loin de Guède, son corps est éreinté.

Dans le train qui l'emporte, Irène ferme les yeux.



Irène ne touche pas terre. Les coups de fil ne s'arrêtent jamais, à n'importe quelle heure. Les urgences de la hiérarchie la poursuivent chez elle, en soirée, le week-end. Des détails qui composent le centre de son monde.

On prépare la venue de Monsieur S.

Irène convoque Colombe, ferme la porte et lui dit qu'elle a besoin de compter sur elle, que l'évènement est décisif, tout doit être parfait, la crédibilité du service « Innovation inédite » en dépend. « J'attends de toi un positionnement clair. C'est une demande explicite, la dernière. » Colombe rassure Irène.



Irène s'extirpe de son appartement. C'est le jour de l'arrivée de Monsieur S. et de la visite du sous-sol. Elle va découvrir la cuve.

Irène flotte, remercie, accompagne, guide, accueille, salue — en représentation, une image cyanosée. Angèle et les collègues sont sur tous les fronts, la visite de Monsieur S. sera un succès. Sauf que Romuald a disparu depuis plusieurs jours. Il a fait grand bruit, indigné et en colère, Irène ne l'a pas invité à découvrir le bassin. Colombe est fébrile, elle n'arrive pas à s'associer, figée sur sa chaise, elle guette un signe de Romuald.



Dans la pièce au sous-sol, peu ont le droit d'entrer : Monsieur S., Axel, Irène et quelques élus du troisième étage. On se serre un peu, il fait frais. Un cordon de sécurité sépare l'espace qui se situe dans la continuité de la porte du reste de la salle, un peu encaissé, comme dans un musée. Ce n'est pas un ruban d'inauguration mais une corde épaisse qui garde les visiteurs en dehors, « pour des raisons évidentes de sûreté ». « La cuve se trouve au fond,

quand vos yeux seront accoutumés à l'obscurité, vous l'apercevrez. » Le petit groupe tend le cou. Cette salle ressemble à la fois à une cave et à une salle de bain, elle n'a pas été rénovée comme les bureaux qui la surplombent. Irène n'en avait jamais vu l'accès, cette petite porte à droite dans l'entrée principale du bâtiment. Ils doivent se trouver sous la place principale de Guède. Elle étouffe un peu — est-ce que Jihane marche au-dessus ? Les mortes du cimetière l'entendraient-ils si elle crie ?

Monsieur S. a enjambé le cordon, sa voix résonne dans le renforcement. Il explique le procédé chimique, avec des effets de suspens et beaucoup de fierté, ses trémolos soulignent l'instant d'exception qu'ils sont en train de vivre. Sa silhouette massive et haute s'approche de la cuve. On entend sa voix qui se répercute sur le liquide, des étendages l'entourent et attendent les mètres de tissus à teindre.

« Voici ce dont vous devez prendre soin, voici ce qui nous importe le plus, à vous et moi. Le mélange que ce bassin contient, à base de soude, est un secret que même vous ne pourrez pas connaître pour éviter toute fuite à la concurrence. Tout ce que je dois vous dire, c'est que cet endroit reste confidentiel, fermé,

c'est notre cœur. Cette cuve exige la mise en place de règles de sécurité renforcées, sa concentration est très forte, son contenu corrosif pour la peau : rougeurs, brûlures, vésications. D'ailleurs, je reviens vers vous, ma gorge et mon nez commencent à s'irriter. »

Les collègues d'Irène se galvanisent, privilégiés d'être là, les premiers à découvrir l'endroit qui justifie l'ardeur à la tâche, réactualise leur engagement dans l'entreprise, innovante et révolutionnaire. Cette source liquide d'un bleu d'une profondeur renouvelée fera la gloire de l'entreprise et de Guède. Une atmosphère d'excitation et de petit danger emballé les pionniers rassemblés. Ils s'imaginent en train de tremper les tissus blancs pour que l'oxydo-réduction s'enclenche, que le jaune vire au bleu dans l'air confidentiel.



« Est-ce que tout va bien d'après toi ? » Irène a convoqué Colombe. « Il y a toujours des choses qui ne fonctionnent pas bien », risque celle-ci. Irène réitère sa question. Le jour de la visite de Monsieur S.,

Romuald est parti et Colombe perd pied, elle est devenue plus souriante avec Irène. Elle vient lui dire bonjour chaque matin. Irène a le ventre qui se tord, ne supporte plus.

Elle informe Colombe de la décision du Conseil de ne pas la renouveler à la fin de son CDD. « Je m’y attendais, laisse échapper Colombe. De toute façon, ça n’a jamais collé entre nous. Tu cherches à te débarrasser de moi, depuis le début ! J’ai tellement donné, mes soirées, mes week-ends ! » Irène entend « ma vie ». « Je ne comprends pas, poursuit Colombe, je fais bien mon travail, tout le monde me le dit. Tu es la seule... Je ne peux pas répondre à toutes tes exigences, sauf sur mon temps de sommeil ! » C’est fini, Colombe est hors d’elle : « Tu es contente ? Tu as eu ce que tu voulais ? »

Irène se lève, montre la porte : « Ça suffit, maintenant tu sors. »

Colombe hors de vue, Irène s’échappe de la pièce, tremblante. Elle marche sans but dans les rues de Guède, à grandes enjambées, puis au-delà des plantations d’indigotiers. Irène n’imagine pas revoir Colombe, cela lui est physiquement insupportable.

Se figurer entrer dans la même pièce, voir son visage composé — comme si rien, lui donne le vertige. Face contre le sol, les flancs dehors, Irène court, réflexe de survie face à la bourrasque qui la soulève.

Les jours qui suivent sont flous et cotonneux, Irène téléphone depuis des cafés, évite le bureau, demande à ses collègues de la rejoindre — absurde et fou.

Un matin, elle ne parvient pas à se détacher de son lit. On l'attend, on compte sur elle, son corps reste cloué, massif et lourd, réduite au silence et à l'horizontale.

En l'absence d'Irène, Axel et Marc prennent des mesures, ils réorganisent le service.



Julie prévient Irène. Romuald et Colombe colportent des rumeurs à son sujet, iels la décrivent comme celle par qui le mal arrive, disent qu'elle a tout détruit, trop arriviste, trop ambitieuse. Iels ont été muté·es, détruisent la réputation de la structure, insinuent que le projet est foutu, moribond, iels brûlent les lieux en les quittant et la laissent au milieu. Julie chuchote. Elle rapporte que Romuald et Colombe se sentent trahi·es, effondré·es, abandonné·es, et très en colère. Irène a peur, face à tant d'irrationnel et d'émotion. Cette angoisse la terre chez elle.

Dans l'emballement de la rumeur, les proches d'Irène sont salies, iels ont pactisé avec le diable, doivent se justifier ou assumer envers et contre Romuald qu'iels apprécient de travailler avec Irène, choisir leur camp. Colombe et Romuald attisent leur guerre, comptent et divisent. Irène reçoit des échos, elle fantasme, se réfugie, se tait, doute de tout et surtout d'elle-même. Elle a dû faire des erreurs, contribuer à la situation, c'est elle la responsable. Elle souffre, indicible et indécente, elle a honte, se sent minable et seule. Le bleu de sa veste de directrice lui arrache les yeux, remisee au placard.

Les images se précipitent à l'arrière de ses paupières, elle se voit s'accrocher, résister, refuser d'entrer dans le flux, « tu n'es pas là pour penser mais pour agir ». Agaçante, elle récolte et le mérite. Il fallait obtempérer, pour eux, elle n'est plus rien.

Rien n'arrêtera le processus, ancre profonde dans un système où ressentir n'est pas programmé, la réussite du projet en découle. Se blinder, passer par-dessus les entraves, les imprévus comme les personnes, les réduire à néant — le bien commun de quelques-uns en dépend. La répétition de l'ordinaire est une violence, l'atmosphère se charge, électrique et pesante. Un matin, on a le dos voûté en entrant

dans les bureaux. Une boule au ventre. Tout devrait exploser.

Privée de sa voix, Irène ne se doute pas un instant que ce n'est pas d'elle qu'il s'agit. Elle n'est qu'un dommage collatéral, c'est plus vaste. Dénigrer, nier, une manière de ne pas être en lien pour éviter que l'existence de l'autre ne soit considérée. La relation ne compte pas, l'autre n'est pas vraiment un sujet mais une chose avec laquelle il faut composer, jouer ou à gérer, ou dont si possible il faut se débarrasser si elle dérange la représentation du monde que l'on impose.

Remettre en question, ce serait remettre en cause. Il faut que le silence autour se fasse, réduire les résistances et les oppositions à néant au risque que la construction soit dévoilée, grossière. On sort les couteaux, pour tailler le réel à grands traits : arguments d'autorité, mensonge, faire passer pour vrai, absolument. Les places en dépendent, le langage en est perverti, on réduit les résistances, use la vigilance et restaure l'ordre des choses.

Dans la tornade des vérités déclarées, en étai, Irène ne réussit plus à se situer, elle est coupée de sa parole, de ses ressentis et de son lieu, elle ne sait plus si ce qu'elle voit existe, si cela importe. Elle s'efface.

Dans sa chair, battent l'épreuve du quotidien, le vécu du rythme infernal, les entrecrocs d'hommes et de femmes, l'intenable position « entre » et « au service de », et les habitudes, la peur qui fige les nuances et uniformise. Pensée et gestes sont capturés.



« On ne peut pas les laisser gagner. Repose-toi, je m'en occupe. » Marc prend en main la situation, décharge Irène. Il l'a entendue, dans un souffle, il la croit, lui redonne la face, sa dignité.

Le cœur s'emballe, un trou dans l'abdomen, dès qu'elle voit de loin une femme très brune avec les cheveux longs, Irène ne sort plus de peur de croiser Colombe et Romuald. Iels deviennent les principaux·ales habitant·es de sa ville, elle craint leur violence, leur vengeance — leur place leur a été enlevée.



Chère Irène,

Excuse-moi de t'avoir donné si peu de nouvelles. Ma fille est née, je vis à son rythme. Nous apprenons à faire connaissance, à vivre à deux. Elle s'appelle Océane et vient de fêter son premier anniversaire.

J'ai dû partir de Guède, Océane a eu une pneumopathie. Elle n'arrivait plus à respirer, on l'a hospitalisée. Elle a été gardée pendant une semaine en observation, va mieux à présent, je reste auprès d'elle.

Je te fais signe quand je reviens. J'ai hâte que tu rencontres Océane, je lui parle de toi.

Prends soin de toi, je t'embrasse,

Jihane



Jihane et Océane rendent visite à Irène, elles l'enveloppent.

En silence, du thé, un contact, une main sur le front,
un baiser sur les doigts.

Les grands yeux d'Océane fixent Irène, interrogateurs.

Océane dessine.

Jihane ouvre les battants de la fenêtre, fait entrer l'air.

Peu à peu, Irène retrouve ses mots, les tisse. Elle
réapprend à respirer.



Irène se redresse.

Quelque chose ne tient pas. Tout ce décorum, le soi-disant bien commun, ces corps anesthésiés, mis au sol et au pas par les gardes baissées, la fatigue, ces voix que l'on n'entend plus, ces regards fixes, usés à ne plus voir ce qui se trame autour, subalternisation en cascade et violences ordinaires.

Et cette cuve si précieuse qui surgit, balayant la fiction d'interfaçage justifiant son recrutement, c'est absurde. Elle remue.

Dans un sursaut, Irène est de retour. Félicitées officiellement pour leur zèle, Romuald et Colombe ont été promués dans une autre filiale. Dans son bureau, Irène ouvre machinalement les armoires pour prendre un dossier. Elle tombe face au vide, plus un seul classeur, les archives ont disparu.

Irène sollicite un rendez-vous avec Monsieur S. avant son retour au siège. D'une voix posée, modulant les mots-clés, elle demande la faveur de présenter la cuve à toute son équipe, puisqu'à présent elle en prendra soin avec elleux, iels l'entretiendront, pour que l'entreprise puisse l'exploiter à la hauteur de son

potentiel. Elle fait bonne figure. Requête exceptionnellement accordée.

Tout le monde se resserre.

Cette fois-ci c'est moi qui passerai par-dessus le cordon. Monsieur S. veille, il me faudra déjouer sa vigilance.

Je lui ai demandé de prononcer un discours pour les membres de mon service, que ce serait un grand honneur. Il aime galvaniser ses troupes anonymes, parle en automatique, sait donner de l'importance à ses subordonnés, créer l'illusion que l'entreprise leur appartient, que sans elle ne serait rien. Il sait oublier que les CDD s'enchaînent, que les nouveaux venus ne connaissent pas les prénoms des anciens disparus, qu'il dirige une entreprise sans mémoire, roue qui tourne sur elle-même et n'entretient qu'elle.

Rompant une phrase innovante, je m'élançe, comme attirée par cette cuve, objet de tant de protocoles de sécurité et de confidentialité. Je suis terrifiée et me jette à corps déjà perdu, je passe à travers le mirage. Un hurlement tonne derrière moi, cri de bête. Monsieur S. perd sa contenance, mes collègues sont bouche bée — aucune voix ne sort plus de leur gorge depuis longtemps. Leurs yeux fixes s'agitent, ne savent plus quoi regarder et croire. Mon corps

dans la soude, leur directrice démontre enfin son hystérie.

Un plongeon corrosif.

Ce n'est que de l'eau.

« Attrapez-la immédiatement ! »

Monsieur S. est fou de rage, en perd ses moyens. S'il pouvait m'écraser il le ferait. Mon corps mouillé et vivant s'élançe, me répond, m'appartient à nouveau. Je jaillis et file, liquide entre leurs mailles et leurs doigts.

La suite n'est qu'un souffle continu, une inspiration du premier cri. Un éclat lancé au monde qui me porte sur la place gorgée de soleil où toutes et tous les habitant·es de Guède ébahi·es assistent à une scène irréelle.

Monsieur S., rouge violacé, me court après, s'es-souffle, couine. Il en appelle à l'aide autour, ordonne que l'on me neutralise, que l'on m'arrête, que l'on me tue s'il le faut.

Cette lame contre mon corps, celle qui ne sortait pas, qui ne m'a jamais défendue, que je m'interdisais de faire miroiter à la lumière du jour. Elle jaillit à son contact. Le poids de Monsieur S., lourd de fureur,

m'abat à terre. Les habitant·es m'ont bloqué le passage, il est sur moi. Trois coups au ventre. Dans son ventre à lui, cette fois.

Un liquide bleu jaillit en gerbes. Monsieur S. se dégonfle, se vide. Il répand son humeur bleuâtre. Son corps mou et amorphe s'étale dans un rugissement détrempe : « Mais c'est la réalité ! »

Et le silence.

Les habitant·es de Guède se dispersent.

Océane me sourit, assise sur le bord en pierre de la fontaine vive.

Merci Caroline pour le courage et la vulnérabilité, ta présence douce et l'envie d'écrire, encore,
Merci Laura pour l'élan que tu donnes pour vivre intensément,

Merci Aurélie, tu sais reconnaître et faire pousser ce qui est vital dans l'obscurité, tu mets de la couleur et de la lumière,

Merci Delphine pour les lieux que tu ouvres chaleureusement, pour être et dire, merci pour l'attention fine,

Merci Joëlle pour l'écoute et l'engagement sûr dans les petites lumières qui comptent,

Merci à Yosra, Léna et Marc d'exister,

Merci à Isabelle Stengers pour l'efficace de ses mots et de sa pensée joyeuse qui aide à sortir de la capture et de l'envoûtement,

Merci Maxime de laisser vivre, mourir et
renaître toutes ces vies en moi, de les accueillir,
d'apprendre à co-habiter avec,

Merci Clémentine pour ta présence dans les
espaces de déploiements, pour les résonances
vitalisantes,

Merci Nicolas pour l'attention à ce qui ferme les
respirations, entrave les regards et les ressentis,

Merci Baudouin d'avoir senti qu'il y avait
quelque chose qui importe,

Merci Florence pour la considération pour les
tissages fragiles,

Merci Solène et Karima de m'avoir accompa-
gnée avec cette attention si rare, de m'avoir
appris à mettre du souffle dans mes mots,

Merci à toutes les femmes qui, reprenant leur
respiration, la partagent et nous entraînent
avec elles : Mamé, Charlotte, Amandine,
Anne, Marie, Eva, Myléna, Louise, Elen,
Anne-Sophie, Albane, Alexandra, Ludivine,
Clémence, Axelle, Vanina, Anne, Natasia,
Julia, Nicole...

Le souffle

lou dimay

Dépôt légal : quatrième trimestre 2020

ISBN : 978-2-9567735-4-2

ISSN : 2679-540X

Numéro d'impression :

Imprimé en France

Achevé d'imprimer en novembre 2020
sur les presses de l'imprimerie La Source d'Or

blast

www.editionsblast.fr